

les lumières du Christianisme pour se guider, a répandu sur le monde une influence salutaire qui tendait, au moins, à rapprocher les hommes au lieu de les séparer. Si des armées victorieuses ont parcouru le monde, l'Évangile d'abord et le commerce ensuite ont fait encore plus de chemin qu'elles, et c'est surtout quand celui-ci s'est appuyé sur celui-là que la civilisation a marché le plus vite et le plus sûrement.

Mais, messieurs, je n'ai pas l'intention de vous parler de l'histoire du commerce depuis le déluge, ni de faire une dissertation philosophique sur l'influence civilisatrice que les relations commerciales ont pu avoir sur les peuples qui en ont entretenu avec leurs voisins. Mon but—comme je l'ai dit en commençant—est d'examiner avec vous si le commerce est bien une carrière enviable, non seulement à cause des avantages matériels qu'on y trouve, mais au point de vue même de la dignité de la profession, du caractère de l'état de vie. Mon but est de rassurer, si cela est possible, ceux d'entre mes jeunes auditeurs qui, sans s'en douter, donnent peut-être dans le cravers de ce bon monsieur Jourdain, et qui, comme d'autres bourgeois gentilshommes de notre époque, s'imaginent que, pour un homme instruit, embrasser la carrière du commerce équivaut à une déchéance, à une abdication de sa dignité.

Car, messieurs, il n'y a pas à en douter, le préjugé existe encore parmi nous. Je n'ai, pour le prouver, qu'à citer ce qu'on lisait, il y a déjà quelques années, dans une publication qui avait alors ses prétentions de donner le ton aux discussions sérieuses dans la société canadienne.

L'article dont il s'agit roulait presque exclusivement sur les défauts de l'enseignement dans nos écoles canadiennes, et l'auteur, un homme de loi, y faisait modestement les observations suivantes :

“ Le malheur ”, disait-il, “ est que les études classiques, dans tous les pays, sont pour l'élite, et que, l'élite n'étant que le petit nombre, ceux qui n'en sont pas et *qui n'ont que le talent nécessaire pour faire des hommes d'affaires* perdent, dans des études dont ils garderont bien peu de choses, un temps qui serait utilement employé dans un cours plus en rapport avec la position qu'ils sont appelés à remplir.”

Je ne sais pourquoi je me sentis, dans le temps, fort impressionné à la lecture de cette bourde. La prétention que, pour devenir un homme d'affaires, il suffisait d'avoir des talents et des connaissances médiocres me sembla une hardiesse qu'il fallait relever, et je crus devoir protester dans un article dont je me permettrai de vous citer l'extrait suivant :

“ De quoi s'agit-il ? De l'utilité pour tout canadien de savoir la langue anglaise ? De la nécessité de connaître à fond l'arithmétique ? De l'importance de pouvoir s'exprimer correctement dans sa langue naturelle ? Eh bien, s'avisera-t-on de prétendre que ce sont les marchands et les hommes d'affaires qui ignorent le plus le calcul et la langue anglaise de notre pays ?

“ Si l'éducation de nos marchands laisse à désirer,—et, certes, je suis loin de prétendre le contraire,—est-il nécessaire d'ouvrir les yeux démesurément pour s'apercevoir qu'un grand nombre des membres des professions libérales — c'est-à-dire de la classe de ceux qui se recon-